

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 33/1 (2006)

DOI: 10.11588/fr.2006.1.64204

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

ganze Tarife rekonstruieren lassen (z. B. 50 *libre* für die Ausrüstung und 100 für das Pferd): denn das garantierte ihnen bei Verlusten die Wahrung ihres Status und, wenn betrügerisch aufgebläht, womöglich zusätzlichen Gewinn (darum die voraufgehende *extimatio*, die ggf. auch, zu besserer Identifizierung, unverwechselbare Kennzeichen des Pferdes notierte). Die neu aufkommenden Kräfte suchten denn auch, aus finanziellen, aber auch aus politischen Gründen, die reichliche Erstattung kräftig zu reduzieren.

Sieht man das Ganze von dieser Warte, wird die soziale Mobilität, der dauernde Zufluß von Aufsteigern (wofern sie mit eigenem Pferd kämpfen können) eine natürliche Sache. Freilich wird auch deutlich, welche heterogene Elemente der Begriff *militia* zusammenbindet, und es stellt sich (auch dem Verf., S. 281) schließlich unausweichlich die Frage, ob alle, die zur *militia* gerechnet wurden, oder nur ihre angesehensten Glieder, als *nobiles* zu bezeichnen wären; und inwieweit die *militia* als ganze oder nur in bestimmten Komponenten eigene Kultur und spezifische Formen des Zusammenlebens entwickelt habe. Der innere Zusammenhalt mußte bei solch verschiedenartigen Elementen prekär sein, und so wird die *militia* – und damit schließt dieses ungewöhnlich anregende Buch – beim Zusammenprall mit den neuen Kräften des *popolo* im Laufe des 13. Jhs. bald auseinanderbrechen.

Arnold ESCH, Rom

TIMO REUVEKAMP-FELBER, Volkssprache zwischen Stift und Hof. Hofgeistliche in Literatur und Gesellschaft des 12. und 13. Jahrhunderts, Cologne (Böhlau) 2003, VIII–414 p. (Kölner Germanistische Studien, Neue Folge, 4), ISBN 3-412-17602-8, EUR 44,00.

La dense étude de T. Reuvekamp-Felber »Volkssprache zwischen Stift und Hof. Hofgeistliche in Literatur und Gesellschaft des 12. und 13. Jahrhunderts«, qu'on pourrait traduire par »La langue vernaculaire entre fondation religieuse et cour. Les clercs de cour dans la littérature et la société aux XII^e et XIII^e s.«, a un objectif complexe quoique précis, que traduit bien le choix d'un titre explicité par un long sous-titre. Il s'agit, en se référant plus particulièrement au cas allemand, mais non sans mises en perspectives avec la société française et anglaise utilisant l'ancien français comme langue de cour, de comprendre l'articulation entre les rapports liant aux XII^e et XIII^e s. les clercs – chapelains, chanoines, prêtres, évêques de cour – et la noblesse laïque d'une part, et la production par les premiers, détenteurs de la culture écrite latine, à l'usage des seconds, récepteurs et demandeurs d'une production littéraire en langue vernaculaire, d'une littérature courtoise en langue allemande d'autre part. Le cas de la rédaction d'une version allemande de la chanson de Roland (le *Rolandslied*) par le mystérieux »curé Conrad«, peut-être actif dans l'entourage de Henri le Lion, peut être considéré comme emblématique d'une situation *a priori* surprenante – la rédaction d'une littérature généralement comprise comme d'essence courtoise, nobiliaire et laïque – par des clercs, mais pour ces laïcs. C'est dire que derrière un problème intéressant d'abord les spécialistes des conditions de création et de réception de la littérature en langue vernaculaire au Moyen Âge central, l'étude affronte nécessairement toute une série de problèmes centraux de l'histoire culturelle du premier bas Moyen Âge, concernant les rapports entre le monde des clercs et la noblesse, entre la culture écrite des premiers, dominée par le latin, et la culture encore fortement oralisée des seconds, entre la production didactique et poétique en langue latine et l'apparition d'une littérature en langue vulgaire. Mais la portée et la difficulté du travail tiennent aussi à la nature même des textes considérés, des productions poétiques en langue vernaculaire, nature qui place nécessairement le chercheur dans une situation inconfortable, à la croisée des champs disciplinaires de la philologie germanique, de l'histoire littéraire, et de l'histoire proprement dite. On peut dire dans ce sens que T. Reuvekamp-Felber a résolument adopté une approche interdisciplinaire, en croisant la méthode historique et littéraire, afin de se donner la possibilité de résoudre la question qu'il s'était posée.

Le livre s'organise, après une introduction méthodologique posant les conditions de l'enquête (p. 1–14) en cinq chapitres successifs qui suivent une progression rigoureuse. Les quatre premiers chapitres, constituant la première moitié du livre, affrontent successivement les différentes problématiques s'imposant à une enquête sur le rôle des clercs dans la formation de la poésie en langue vulgaire en terre germanophone. Dans les deux premiers chapitres, Reuekamp-Felber étudie tout d'abord les éléments qui permettent de reconstituer le rôle effectif des clercs dans l'environnement des cours laïques allemandes, en s'attaquant d'abord à la cour royale/impériale, »I. Kleriker am deutschen Kaiser- bzw. Königshof«, p. 15–33; puis aux cours princières, »II. Kleriker am Fürstenhof«, p. 34–77. Dans une succession de mises au point historiographiques très fouillées, il montre la fragilité des renseignements qu'on peut tirer des sources encore très parcellaires sur la présence de clercs dans les diverses cours, et l'impossibilité d'une identification précise de la majeure partie de ceux auxquels sont attribuées les différentes œuvres discutées. Les tentatives pour identifier le »Pfaffe Konrad« du *Rolandslied* avec un des quelques cinquante Conrad en rapport avec la cour de Henri le Lion sont ainsi naturellement vouées à l'échec. Par ailleurs, l'analyse attentive des études institutionnelles sur le personnel des cours laïques et notamment de leurs chancelleries, conduit également à préciser et à relativiser la place éventuelle des clercs en tant qu'agents littéraires demeurant à l'intérieur des cours, laquelle, envisagée d'un point de vue strictement littéraire, pourrait sembler une évidence. Il est ainsi bon de se rappeler que la chancellerie de Frédéric Barberousse n'employait au maximum que quatre notaires dans le même temps. Le passage de l'enquête d'une cour royale redimensionnée aux cours princières (Saxe, Thuringe) se révèle de même démythificateur, dans la mesure où il montre à quel point les sources internes reflétant l'organisation de ces cours gardent le silence sur une activité proprement littéraire qu'on pourrait mettre en rapport avec la présence de clercs dans ces dernières. À la fin des deux premiers chapitres, l'hypothèse d'une naissance des productions en langue vernaculaire créées par des clercs pour un public apparemment laïque dans les chancelleries ou plus généralement à l'intérieur des cours princières se trouve fragilisée.

Après cette réévaluation nécessaire de l'importance ou de la solidité des sources historiques qui justifieraient une reconstruction positive du rôle des clercs dans les cours, T. Reuekamp-Felber déplace son enquête de l'analyse positive des sources vers la discussion des théories qui ont été élaborées dans les dernières décennies au sujet de la création et du rôle de cette littérature dans le processus de construction d'une culture laïque influencée par la culture ecclésiastique. Il discute les thèses de C. St. Jaeger, qui a élaboré un complexe et stimulant modèle d'explication de la diffusion d'une culture de »civilisation des mœurs et des gestes« à partir des foyers épiscopaux vers la cour royale et les cours princières à l'époque ottonienne, fortement inspiré du modèle de »civilisation des mœurs« théorisé par le sociologue N. Elias: »III. Höfisches Verhalten: Klerikales Erziehungsideal für Laien? Eine Auseinandersetzung mit den Thesen C. Stephen Jaegers«, p. 78–101. Dans cette modélisation qui a eu d'importants échos sur la recherche concernant la littérature latine et vulgaire dans l'Empire (et ailleurs) aux X^e–XII^e s., les évêques et leurs cours sont censés avoir été porteurs d'une culture, linguistique, stylistique, morale et gestuelle, créée à partir d'une réélaboration de l'héritage antique, dont le modèle prestigieux aurait à son tour influencé les élites laïques en fonction d'un programme conscient. Le pôle initial de propagation de cette vague de civilisation portée par les textes, mais correspondant à un ensemble de codifications courtoises dans lesquelles la gestuelle tient une place fondamentale, aurait été l'entourage ecclésiastique de la cour royale/impériale allemande, avant de se transmettre en France, pour influencer en retour dans un troisième temps les cours princières allemandes. Mais T. Reuekamp-Felber montre justement à quel point cette théorie repose sur une interprétation orientée de certains textes – notamment les *vitae episcoporum* – sans que les sources survivantes appuient nécessairement l'idée d'une éducation gestuelle et morale de la

noblesse par les clercs dont les textes vernaculaires discutés auraient été des instruments. Il faut donc reconnaître que la percée méthodologique indéniable de Jaeger, qui a bâti un schéma d'analyse permettant de comprendre une partie des relations entre idéaux aristocratiques et culture cléricale, ne suffit pas à résoudre la question de la place exacte des clercs créateurs de cette littérature en langue vulgaire dans la société féodale allemande des deux premiers siècles du bas Moyen Âge.

Appuyé sur les mises au point et démonstrations des trois premiers chapitres, le quatrième chapitre clôt la première partie de l'ouvrage en précisant au maximum ce qu'il est possible de savoir sur la position sociale des clercs de cour auteurs présumés de poésies en vernaculaires: »IV. Der Hofkleriker als Autor volkssprachlicher Dichtung?«, p. 102–172. Sont alors discutées, en fonction des apories et des problèmes précédemment analysés, les différentes identifications d'auteurs (Ulrich von Zatzikhoven, l'auteur du *Lanzelet*; Eilhart von Oberg, rédacteur possible du *Tristrant* ...), ce qui conduit, à travers l'élargissement du spectre des auteurs considérés, à des pages brillantes et serrées sur la notion d'auteur/narrateur, sa pertinence dans une société en voie de littéralisation à forte tradition orale, et sur les précautions méthodologiques que la conception médiévale de l'autorité dévoilée par les poèmes eux-mêmes imposent aux chercheurs qui cherchent à comprendre leur rôle dans la société médiévale. L'analyse des discours de légitimation présents dans les textes montre même que derrière les figures de rédacteurs apparemment laïcs telles que Hartmann von Aue, Wolfram von Eschenbach ou Rudolf von Ems, se cache sans doute un travestissement de rédacteurs que les indices positifs dont la recherche dispose invitent à comprendre comme des clercs, et que ces clercs ont rédigé ces textes plutôt dans le cadre de fondations canoniales, de collégiales, que directement dans les cours réceptrices de leur production. Le rôle d'intermédiaire entre ces différentes institutions a sans doute été rempli par les nombreux clercs circulant entre le monde des fondations canoniales, des cours ecclésiastiques et des cours laïques.

La seconde partie du livre, formée par le cinquième chapitre à lui seul, peut alors s'attacher à une analyse de type plus littéraire des productions en langue vernaculaire considérées pour en dégager tout ce qui peut aider à une reconstitution de l'idéologie, dépendante de leur position sociale effective, portée par leurs auteurs: »V. Klerikerbilder in der volkssprachlichen Epik des deutschen Mittelalters«, p. 173–367. Sont ainsi analysés successivement, thème par thème, les témoignages contenus dans les poèmes vernaculaires tendant à montrer l'image que les clercs qui les rédigeaient se faisaient de leur propre fonction et position dans la société. Le premier sous-chapitre, le clerc en tant que chargé d'âme, »Der Geistliche als Seelsorger«, p. 177–243, analyse successivement son rapport avec la messe, l'adoubement, le baptême, le mariage, les funérailles et enterrements; le second sous-chapitre porte sur le clerc en tant que transmetteur de la culture écrite, »Der Geistliche als Vermittler der Schriftkultur«, p. 244–281; le troisième sous-chapitre concerne le clerc en tant que médecin, éducateur, juge et conseiller politique, »Der Hofgeistliche als Arzt, Erzieher, Richter, und politischer Ratgeber«, p. 282–303; le quatrième sous-chapitre analyse les concepts concernant la vie spirituelle aux connotations idéologiques, »Ideologiegebundene Rollenkonzepte geistlichen Lebens, p. 303–324, où à la suite de Jaeger, sont plus particulièrement discutés les textes évoquant le rôle prééminent attribué au clerc dans la conduite de la société; le cinquième sous-chapitre s'occupe du clerc en accusation, »Der Geistliche in der Kritik«, p. 325–338; le sixième sous-chapitre traite de l'évêque comme seigneur territorial, adversaire des païens et faiseur de paix, »Der Bischof als Landesherr, Heidenkämpfer und Friedensstifter«, p. 339–348; enfin le septième et dernier sous-chapitre analyse le clerc comme auteur, »Der Geistliche als Autor«, p. 349–359. Après avoir clos l'ensemble de cette seconde partie d'investigation de l'idéologie de civilisation portée par les clercs rédacteurs de littérature vernaculaire à usage laïque à partir de leur propre écrits, l'auteur synthétise et résume les apports de sa démonstration dans un tour d'horizon final, »Ausblick«,

p. 360–367, suivi d'une bibliographie soignée et de l'index. La conclusion, tout en présentant les possibilités offertes par l'analyse de ces textes pour une meilleure compréhension de la dynamique complexe d'élaboration et de circulation de ces productions écrites dans une société où la noblesse laïque et les clercs forment deux ensembles complémentaires, insiste, de manière qui me semble parfaitement justifiée et étayée, sur les exagérations de la théorie éliassienne de civilisation de la noblesse proposée par Jaeger, laquelle fait la part trop belle à une mise en valeur de codes de la gestualité qu'il est facile de tirer *a posteriori* de textes qui devraient être lus avec prudence, en l'absence de sources plus abondantes sur leurs auteurs et leurs conditions exactes de leur production. Pour établir les bases d'une bonne histoire de la communication et de la culture médiévale, dans cette zone grise du Moyen Âge central où les archives sont trop rares pour compléter les sources qui peuvent recevoir un traitement de type »littéraire«, il faut sans cesse tempérer la tentation d'extrapoler sur les conditions sociales de diffusion à partir de la seule analyse littéraire, en travaillant de manière interdisciplinaire, sans séparer histoire et histoire de la littérature, et en acceptant les silences et les lacunes des textes et des sources. L'étude technique, stimulante, et qui dépasse de loin le seul champ de l'histoire de la littérature ou de la »germanistique« médiévale de T. Reuvekamp-Felber, est de celles qui montrent qu'une telle approche à la fois novatrice et mesurée, instructive tant pour l'historien que pour le chercheur en littérature médiévale, peut malgré tout être tentée avec succès.

Benoît GRÉVIN, Rome

Klaus VAN EICKELS, *Vom inszenierten Konsens zum systematisierten Konflikt. Die englisch-französischen Beziehungen und ihre Wahrnehmung an der Wende vom Hoch- zum Spätmittelalter*, Ostfildern (Jan Thorbecke) 2002, 463 p. (Mittelalter-Forschungen, 10), ISBN 3-7995-4261-2, EUR 44,00.

Sous un titre qui rappelle peut-être – mais l'auteur n'y fait pas de référence explicite – un ouvrage célèbre de Peter Moraw »Von offener Verfassung zu gestalteter Verdichtung«, K. van Eickels publie une étude passionnante et foisonnante dont l'ambition est d'évoquer sous un jour nouveau l'évolution des relations politiques entre les rois-ducs anglo-normands et les rois de France des origines aux prémices de la Guerre de Cent Ans. La vulgate historiographique veut en effet que les relations des rois d'Angleterre et des rois de France aient été centrées pendant toute cette période sur l'hommage que le roi-duc devait à son suzerain français; le roi anglais l'aurait de tout temps considéré comme une insupportable preuve de subordination et aurait, vainement, cherché à s'en dispenser afin de pouvoir affirmer son hégémonie politique. C'est cette thèse que K. van Eickels remet radicalement en cause en montrant que les relations entre les souverains ne se sont, pendant bien longtemps, pas inscrites dans le cadre de perception intangible et univoque dans lequel les historiens modernes ont voulu les enfermer. Au cœur du livre il y a une interrogation sur le et les sens, en principe équivoques, que les acteurs et témoins des gestes, rites et paroles qui constituaient le tissu des »relations franco-anglaises« leur accordaient. La démonstration de l'auteur ne se déroule pas de manière linéaire mais varie et combine différentes approches pour les faire converger vers une même thèse centrale. Il dresse d'abord un inventaire chronologique des relations franco-anglaises jusqu'à la Guerre de Cent Ans. Le morceau de choix est l'analyse de l'affrontement entre Jean sans Terre et Philippe Auguste; il montre que l'on a tort d'y voir la conclusion logique d'un conflit latent depuis longtemps et dans lequel chacun des deux rois s'efforçait de réaliser des buts politiques contradictoires: émancipation totale de la souveraineté du voisin, d'un côté; réintégration dans le corps du royaume de principautés tendant à l'indépendance, de l'autre. En réalité, l'analyse des récits des chroniqueurs, et notamment celui de Raoul de Coggeshall, montre bien plutôt des princes entraî-